

de Pilate! Si votre pitié vous les montre, ces calomniateurs, dignes d'une réponse de ma part, notre sagesse se refuse à leur adresser cette réponse, car, selon nous, on ne doit pas répondre à l'impie», etc.

Nersès ne se défendait pas soi-même, il défendait la vérité; il ne prenait plus garde si c'était à son souverain qu'il parlait, sans peur il donnait, dans ses discours et dans ses lettres, des conseils à celui que tout le monde redoutait<sup>101</sup>. Léon, d'ailleurs, comme nous l'avons fait remarquer, n'agissait ainsi contre le Saint que par l'apparence, pour s'attirer les personnes qui se tenaient à l'écart de lui, pour reconcilier, s'il était possible, les calomniateurs et les calomnies, et non pour se mettre à dos le Saint dont il reconnaissait le mérite. Peu de temps après, Léon prouva bien le grand cas qu'il faisait de la personne du Lambrounien dont son esprit et son cœur se souvenaient toujours, en voulant être sacré roi par lui dans l'Église de Tarse, et recevoir la couronne de ses mains et en le choisissant comme son ambassadeur auprès de l'empereur d'Orient, comme nous le verrons par la suite.

Nersès, lui aussi, reconnaissait Léon comme supérieur à bien des princes de la nation arménienne, près ou loin de cette époque, et quoiqu'il ne s'effrayât nullement de lui, à cause du caractère sacré dont il se sentait revêtu, ou à cause du pouvoir qu'il exerçait à Lambroun, ou même à cause de sa grande réputation, cependant il ne lui refusait pas le respect, les égards, et les honneurs qu'au fond de son cœur enflammé de zèle, il savait lui devoir. Avant même que les faits dont nous avons parlé fussent advenus, Nersès, dans les mémorandum de ses écrits, appelait Léon: «*Notre Souverain* ou *notre Baron Léon* qui, à cette époque (1190) était le souverain de la Cilicie et de l'Isaurie et de leurs montagnes». Dans la lettre qu'il écrivit à celui-ci en 1194, avant même que Léon eût été proclamé roi, par les autres barons, il lui disait déjà: «*Vous notre Roi*» et il le félicitait de ce que son royaume égalait celui des Constantin et des Théodose. Deux ans après, en 1196, Léon ayant reculé les frontières de l'Arménie, Nersès écrivait: «La main du roi Léon qui gouverne la Cilicie et *les provinces de l'Isaurie...* à la gloire de Jésus-Christ et pour la puissance des Chrétiens». A la fin de sa vie, il écrivait encore plus généreusement et il lui légua ces paroles comme un précieux testa-

---

<sup>101</sup> En 1190, le biographe du Saint, parlant des premières années de relations de Léon avec Nersès, s'exprime ainsi: «Aux jours de grandes fêtes, Léon emmenait chez lui notre père, se reconfortait par ses conseils et par la sainte Messe que Nersès célébrait devant lui et devant tous les personnages de la Cour».